

Deuxième partie, chapitre 10

(*Bel-Ami*, pages 414-415)

Lorsque l'office fut terminé, il se redressa, et, donnant le bras à sa femme, il passa dans la sacristie. Alors commença l'interminable défilé des assistants. Georges, affolé de joie, se croyait un roi qu'un peuple venait acclamer. Il serrait des
5 mains, balbutiait des mots qui ne signifiaient rien, saluait, répondait aux compliments : « Vous êtes bien aimable. »

Soudain il aperçut Mme de Marelle ; et le souvenir de tous les baisers qu'il lui avait donnés, qu'elle lui avait rendus, le souvenir de toutes leurs caresses, de ses gentilleses, du son
10 de sa voix, du goût de ses lèvres, lui fit passer dans le sang le désir brusque de la reprendre. Elle était jolie, élégante, avec son air gamin et ses yeux vifs. Georges pensait : « Quelle charmante maîtresse, tout de même. »

Elle s'approcha, un peu timide, un peu inquiète, et lui
15 tendit la main. Il la reçut dans la sienne et la garda. Alors il sentit l'appel discret de ces doigts de femme, la douce pression qui pardonne et reprend. Et lui-même il la serrait, cette petite main, comme pour dire : « Je t'aime toujours, je suis à toi ! »

20 Leurs yeux se rencontrèrent, souriants, brillants, pleins d'amour. Elle murmura de sa voix gracieuse : – À bientôt, monsieur.

Il répondit gaiement : – À bientôt, madame.

Et elle s'éloigna.

25 D'autres personnes se poussaient. La foule coulait devant lui comme un fleuve. Enfin elle s'éclaircit. Les derniers assistants partirent.

Georges reprit le bras de Suzanne pour retraverser l'église. Elle était pleine de monde, car chacun avait regagné sa
30 place, afin de les voir passer ensemble. Il allait lentement, d'un pas calme, la tête haute, les yeux fixés sur la grande

baie ensoleillée de la porte. Il sentait sur sa peau courir de légers frissons, ces frissons froids que donnent les immenses bonheurs. Il ne voyait personne. Il ne pensait qu'à lui.

35 Lorsqu'il parvint sur le seuil, il aperçut la foule amassée, une foule noire, bruissante, venue là pour lui, pour lui Georges Du Roy. Le peuple de Paris le contemplait et l'enviait.

Puis, relevant les yeux, il découvrit là-bas, derrière la place de la Concorde, la Chambre des députés. Et il lui
40 sembla qu'il allait faire un bond du portique de la Madeleine au portique du Palais-Bourbon.

Il descendit avec lenteur les marches du haut perron entre deux haies de spectateurs. Mais il ne les voyait point ; sa pensée maintenant revenait en arrière, et devant ses yeux
45 éblouis par l'éclatant soleil flottait l'image de Mme de Marelle rajustant en face de la glace les petits cheveux frisés de ses tempes, toujours défaits au sortir du lit.

INTRODUCTION

Situer le passage

Bel-Ami, après avoir divorcé de Madeleine, a enlevé Suzanne Walter. Il l'épouse en grande pompe. Ce passage constitue le dénouement du roman, et se lit donc comme un doublet de l'incipit (cf. lecture méthodique 1).

Dégager des axes de lecture

Le texte présente un Bel-Ami triomphant, à l'apogée de son ascension. Il prend conscience de sa réussite sociale, sensuelle et politique, sans être touché par la solennité du lieu et de la cérémonie. Maupassant brosse ici un dernier portrait de son protagoniste : Du Roy est un narcissique, un homme de désirs qui transforme la réalité par l'imagination.

PREMIER AXE DE LECTURE

LE TRIOMPHE DE BEL-AMI

Le passage est le dénouement du roman : il doit se lire parallèlement à l'incipit pour mesurer les progrès de Duroy, la distance entre ce qu'il était et ce qu'il est devenu. Bel-Ami a achevé sa conquête, dans tous les domaines : il n'est plus seul dans Paris, il est adulé par la foule ; il n'est pas en situation d'attente, il est au faite de la gloire. La clôture du roman rappelle le caractère *in medias res* de l'incipit : elle fait le point sur le personnage et sur l'intrigue sans pour autant mettre un terme à la vie du héros et à ses aventures. Le roman est « une œuvre ouverte »¹⁸ : le lecteur peut inventer une suite à la destinée du protagoniste, créer un après-roman.

Profanation d'un lieu sacré

Bel-Ami triomphe lors de son mariage religieux avec Suzanne Walter, la fille du directeur de *La Vie française*. L'église de la Madeleine, un lieu sacré, consacre ici l'ascension d'un arriviste. Le personnel ecclésiastique se fait le complice d'une réussite amoralisée. Le passage est parcouru par le champ lexical du désir sensuel qui accentue la subversion des valeurs religieuses. Les églises ont déjà servi de lieux de rendez-vous amoureux à Bel-Ami (cf. II, 4). Ici, le héros, au lieu de penser à sa jeune épouse, est envahi de désirs pour Mme de Marelle ; celle-ci profite des noces de Duroy pour lui indiquer qu'elle lui « pardonne et [le] reprend ». Même le vocabulaire sacré (« pardonne ») est perverti. Et le dernier mot du roman, le terme « lit », semble déplacé au sein d'une église.

Une cérémonie rituelle

Le mariage de Duroy rappelle les accueils triomphaux réservés aux vainqueurs romains. On évoque à deux reprises le « portique » (l. 40-41) ; il descend « entre deux haies de spectateurs » ; la cérémonie est comparée à un spectacle auquel assistent de nombreux

18. Titre d'un essai de poétique littéraire d'Umberto Eco.

invités (« l'interminable défilé des assistants », « les derniers assistants partirent »). En fait, Bel-Ami a remporté de nombreuses victoires et le peuple de Paris vient l'acclamer et louer sa réussite. Il « le contemplait et l'enviait ».

Bel-Ami marche du fermé vers l'ouvert. « Il pass [e] dans la sacristie », puis il « retransverse [...] l'église » vers « la grande baie ensoleillée de la porte » avant de « faire un bond » vers « le portique du Palais-Bourbon ». Cette graduation est à l'image de son ascension sociale, et l'avancée vers la lumière symbolise une quête nouvelle : « il découvrit là-bas, derrière la place de la Concorde, la Chambre des députés. Et il lui sembla qu'il allait faire un bond du portique de la Madeleine au portique ». La démarche de Bel-Ami est majestueuse. Une phrase lente, multipliant les appositions et les juxtapositions souligne la théâtralité de l'événement : « il allait lentement, d'un pas calme, la tête haute, les yeux fixés sur la grande baie ensoleillée de la porte ».

La mégalomanie de Bel-Ami

Bel-Ami est envahi par un fort sentiment de réussite, qui se traduit par une grande mégalomanie. Il se compare à un monarque : il « se croyait un roi qu'un peuple venait acclamer » et le texte multiplie les références au peuple ou à la foule (deux occurrences de « peuple », trois de « foule »).

Il est heureux, « affolé de joie », jouit de l'acclamation de la foule. Il est content de lui : il « ne voyait personne. Il ne pensait qu'à lui ». Son désir de gloire est devenu une idée fixe qui occupe toute sa pensée. Il joue une fois de plus un rôle, remerciant les gens de leur présence sans les voir réellement, obsédé qu'il est de sa réussite. « Il serrait des mains, balbutiait des mots qui ne signifiaient rien, saluait, répondait aux compliments : " Vous êtes bien aimable . » Le héros est semblable à un pantin qui agit mécaniquement.

La victoire de Bel-Ami devient véritablement triomphale lorsqu'il revoit Mme de Marelle. Celle-ci l'avait quitté en apprenant son mariage avec Suzanne Walter, après qu'il l'eut frappée. Elle se présente cependant à la cérémonie et ose s'offrir à lui : « Elle s'ap-

procha, un peu timide, un peu inquiète, et lui tendit la main. » C'est elle qui revient à lui, pour qu'il la « reprenne ». « Alors il sentit l'appel discret de ces doigts de femme, la douce pression qui pardonne et reprend. »

Bel-Ami a toutes les raisons d'être sûr de son triomphe. Idolâtré par le peuple et les femmes, il a réussi dans tous les domaines et s'imagine être l'idole d'une nouvelle religion.

DEUXIÈME AXE DE LECTURE

BEL-AMI, UN ÊTRE DE DÉSIR

Les désirs de Bel-Ami

Dans l'incipit du roman, le héros était rempli d'attentes et de désirs. Tout au long de l'intrigue, on suit Bel-Ami qui cherche satisfaction : il courtise les femmes, cherche de l'argent, espère la gloire, et vise même, dans le dénouement, une reconnaissance politique. Lorsqu'il fait référence au Palais-Bourbon, il espère devenir député, se voit déjà dans l'enceinte de l'assemblée. En fait, le désir de Bel-Ami n'est jamais assouvi, et la sensualité est bien le moteur du personnage.

Cependant, dans ce passage de clôture, c'est une femme, et non des femmes, qui prédomine. C'est sur l'évocation des « petits cheveux frisés de ses tempes, toujours défaits au sortir du lit » de Mme de Marelle que se termine le roman. Elle apparaît comme un personnage récurrent dans l'intrigue, et sa présence rachète un peu l'amoralité du héros : il n'est pas complètement dépourvu de sentiments. Il n'est pas totalement insensible et inhumain puisqu'il revient sans cesse à elle.

En fait, le dénouement insiste sur l'adéquation qui existe entre ces deux êtres de la même race. Dans le deuxième paragraphe, le romancier met en valeur leur complémentarité en utilisant des constructions de phrase identiques (« tous les baisers qu'il lui avait donnés, qu'elle lui avait rendus »). Il souligne leur amour réciproque (« toutes leurs caresses » ; « leurs yeux se rencontrèrent [...], pleins d'amour »).

Regard et focalisation interne

Le point de vue adopté par le narrateur – focalisation interne – permet de pénétrer dans l'intimité du héros, de rendre compte de ses désirs secrets. La description de Mme de Marelle dans le deuxième paragraphe est faite à travers le regard de Bel-Ami : « Elle était jolie, élégante, avec son air gamin et ses yeux vifs. » De même, dans « une foule noire, bruissante, venue là pour lui, pour lui Georges Du Roy », la répétition de groupe prépositionnel « pour lui » et l'emploi du style indirect libre rendent visible la vanité du personnage¹⁹.

La matérialisation de ses désirs passe par le regard et ce champ lexical parcourt tout le passage. On relève : « aperçut », « leurs yeux se rencontrèrent », « les yeux fixés », « voyait », « aperçut », « découvrit », « voyait ». Son désir le projette dans le temps : dans le passé, quand il s'agit de son désir amoureux (« Soudain il aperçut Mme de Marelle ; et le souvenir de tous les baisers [...] »), dans l'avenir puisque la rencontre de sa maîtresse « lui fit passer dans le sang le désir brusque de la reprendre ». Bel-Ami n'est plus dans la réalité : il s'enivre de sa gloire, voit ce qu'il veut voir, et l'imagination tient chez lui un rôle essentiel, propre à son comportement de mégalo-mane.

CONCLUSION

Le dénouement nous montre un héros, au faite de la gloire, qui jouit de son ascendant sur les autres. Le roman se clôt sur une ouverture. Qu'advient-il de Bel-Ami à plus long terme ? Du Roy ne peut-il échouer un jour ? N'oublions pas que Maupassant lui-même considérait son héros comme un « gredin », qui ne devait son succès qu'au milieu dans lequel il évoluait. Quoi qu'il en soit, l'ascension d'un homme-fille sans scrupules, qui utilise la presse et les femmes dans son ascension sociale, montre le pessimisme du

19. Le style indirect libre est intermédiaire entre le style direct et le style indirect : il fait l'économie des verbes introducteurs et des signes de ponctuation. Il s'intègre ainsi plus facilement à la narration.

romancier : en quoi peut-on croire si un tel vaurien, sans aucune qualité morale, réussit ? En fait, *Bel-Ami* est un roman qui insiste sur les perversions : perversions d'une société corrompue, perversions d'un héros qui ne recule devant rien pour aller toujours plus avant. Le protagoniste est totalement amoral, sans aucune conscience du Bien et du Mal, plus proche de l'antihéros que du héros traditionnel.